



LE LIEUTENANT-GOUVERNEUR CRAWFORD.

Le nouveau Lieutenant-Gouverneur d'Ontario est avocat. Il a su honorer sa profession par ses talents et son intégrité. Gentleman jusque dans le bout des doigts, et en même temps homme politique sérieux, il saura également faire honneur à la haute position qu'il occupe aujourd'hui.

M. Crawford est irlandais; il est né en Irlande, dans le comté de Cavan. Il est protestant, mais sa femme et ses enfants sont catholiques. Il a été élevé à Toronto, s'y maria à la fille du juge Sherwood, et y fut admis au barreau en 1839. Il a été nommé Conseil de la Reine en 1867.

Elu dans Toronto-Est en 1861, il fut défait en 1863. En 1867 il se présenta dans le comté de South Leeds et fut élu. En 1872, il abandonna ce comté et fut élu dans Toronto-Ouest.

En politique, il a toujours été conservateur et l'un des partisans de M. John A. Macdonald. Dans la vie privée, c'est un homme modéré, d'un jugement très-sûr et d'une courtoisie parfaite.

JEANNE D'ARC,

DRAME LYRIQUE.

Les journaux de France apportés par le dernier courrier parlent longuement d'un grand drame de M. Jules Barbier, musique de Gounod, qui vient d'être représenté à Paris. Cette œuvre a obtenu le succès le plus éclatant, et le plus mérité, si nous en jugeons par une simple analyse.

On est habitué dans notre pays à n'accepter qu'avec défiance, les pièces du répertoire contemporain, dont la plupart reposent sur une donnée fautive ou immorale ou sont entremêlées de détails qui choquent nos mœurs, la pruderie canadienne, comme disent certains voyageurs. Nous n'avons rien à craindre du nouveau drame de *Jeanne d'Arc*. Tout le monde connaît l'histoire de l'héroïne inspirée qui sauva la France; la pièce respecte et suit scrupuleusement la vérité historique. De beaux vers, de la belle musique, double expression du patriotisme et de la foi, voilà ce que nous offre le drame lyrique dont tout Paris s'occupe en ce moment; j'entends le Paris sérieux comme le Paris volage, le Paris des salons comme le Paris des boulevards.

Nous en donnons une analyse, avec quelques citations, d'après les journaux que nous avons sous la main.

Le premier acte nous montre Jeanne d'Arc dans sa chaumière de Domrémy, confessant à Thibaut, qui l'aime et veut l'épouser, qu'elle n'est pas libre, que Dieu a disposé de son avenir. Elle lui fait le récit de sa première vision :

A nul autre que toi je n'ai dit ce mystère
Où ma vie est pendante, où Dieu même apparaît !
Sur ton âme, Thibaut, gardes-en le secret !
J'avais treize ans ! déjà nos campagnes ouvertes
Voyaient se rapprocher la guerre et ses alertes ;
Le trouble et la frayeur étaient dans les esprits
Et les yeux inquiets regardaient vers Paris.
Un soir, comme j'étais à genoux en prière,
Une voix m'appela dans un jet de lumière :
J'eus peur et je pleurai. La voix s'évanouit
Et le rayon de feu disparut dans la nuit.

THIBAUT.
Rêve ou délire.
JEANNE.
Non ! pour douter veuille attendre.
La clarté reparut ; la voix se fit entendre,
Puis d'autres voix encor qui descendaient du ciel.
Je les connus : c'était l'archange saint Michel
Et sainte Marguerite et sainte Catherine,
Et je les contemplai dans leur splendeur divine !

THIBAUT.
Dieu, tout puissant !
JEANNE.
Dès lors, maîtresse de mes jours,
Les saintes m'ont conté les villes sans secours,
Les vainqueurs sans merci, le roi sans espérance,
Et la grande pitié du royaume de France !
Enfin, voici deux mois passés que j'entendis
La voix du Seigneur même en son saint paradis :
" Jeanne il faut que tu sois dans le temps de carême
Devers ton souverain ! Nul autre que toi-même,
Prince ni duc ne peut venir en aide au roi !
Sans toi, point de secours ! ... Va ! je serai vers toi !
Va ! ... fille de Dieu ! ... va ! ... "

THIBAUT.
Jésus !
JEANNE.
Moi, pauvre fille,
Abandonner mon toit ! délaisser ma famille !
Voir le sang des chrétiens couler dans les combats !
Donner la mort ! tuer ! non, je ne tuerai pas !
.....

La nuit vient cependant, Jeanne est seule à travailler et à prier. Des voix retentissent à son oreille pour la seconde fois ; bruit faible d'abord et perçu de Jeanne seule, elles s'accroissent davantage ; puis d'un nuage semblent émerger deux anges à robe blanche qui lui renouvellent l'ordre de se rendre auprès du roi et de sauver la patrie. Jeanne hésite ; les voix se font plus pressantes ; elle lutte contre ce qu'elle-même croit d'abord un jeu de son imagination : mais des harmonies célestes l'environnent ; les anges répètent leur appel ; et Jeanne, brisée, haletante, finit par obéir ; elle jette à ses parents endormis un dernier adieu, et part.

La partie symphonique, ajoute le *Gaulois*, joue dans cette scène un rôle important. Quant à l'impression produite par la musique de Gounod en ce moment, on ne saurait mieux la définir qu'en rappelant la scène de l'église dans *Faust* ; les mélodies ne se ressemblent en rien, mais les spectateurs éprouvent un sentiment identique ; on sent que c'est la même main qui a tracé ces pages différentes, et le même esprit un peu mystique qui les a conçues. L'effet en a été très-grand.

Dans le second acte, nous sommes à la cour de la reine de Beauté ; Agnès Sorel, maîtresse de Charles VII, devise d'amour et de politique ; Loys, un de ses pages, la distrait en chantant une légende. Des intrigues de cour s'engagent autour de ce malheureux roi dont la ruine même est nécessaire à l'ambition de conseillers félons ; la hardiesse brutale de Lahire ne parvient même pas à le tirer de l'endormissement.

Jeanne arrive ; elle commence par convertir Agnès Sorel à sa foi ardente ; puis, suivant la vérité historique, elle découvre le roi, qui, pour la mettre à l'épreuve, se tenait caché au milieu d'un groupe de chevaliers ; elle s'agenouille devant lui et lui dit :

..... Faut-il vous prier à genoux,
Sire ? Ne doutez plus ni de moi
(Baissant la voix.)
Ni de vous.

LE ROI.
De moi, dis-tu ?
(Jeanne met le doigt sur sa bouche. Le roi éloigne tout le monde du geste. On s'écarte de façon à laisser le roi et Jeanne isolés sur le devant de la scène.)

JEANNE, à demi-voix et de façon à n'être entendue que du roi.

J'ai lu jusqu'en votre pensée
La prière qu'à Dieu vous avez adressée :
" Si je suis légitime héritier des Valois,
" Qu'il te plaise sauver ma couronne et mes droits ;
" Et si je ne suis pas l'héritier légitime,
" Si l'honneur des Valois fut souillé par un crime,
" Sire Dieu, qu'il te plaise en ta grande bonté
" Me conserver la vie avec la liberté ! ... "

LE ROI, dont l'étonnement a été croissant.

Je ne l'ai dit qu'à Dieu !

JEANNE.
Qui me l'a su redire.

LE ROI.
Et le sang des Valois ? ...

JEANNE.
De la part de messire

Roi du ciel, je te dis que le trône est à toi,
Etant du noble sang de France et fils du roi !

LE ROI, avec éclat.
Ah ! je ne doute plus ! la puissance immortelle
T'illumine !

(Tout le monde se rapproche du roi et de Jeanne.)
Vous tous courbez-vous devant elle !
(Tout le monde s'incline.)

Jeanne, tu marcheras l'égal des barons !
Et nos soldats levés, nous te les conduirons ! ...

AGNÈS.
Bien, sire !

La scène et l'acte se terminent par un grand chant de guerre : *Dieu le veut !* où se retrouve l'auteur du chœur des soldats dans *Faust*.

Au troisième acte, c'est le camp français dans Orléans ; les soldats boivent et s'amuse en compagnie de ribaudes ; l'une d'elles chante et les soldats reprennent un refrain d'une jolie couleur, où la haine contre les Anglais se traduit sous une forme ironique et qui forme contraste avec le classique : *Guerre aux tyrans !*

Jeanne cependant paraît, elle chasse les ribaudes, ensuite elle impose aux barons et capitaines de l'armée, quoiqu'ils trouvent l'entreprise impossible et folle, une sortie qui devra mettre les Anglais en déroute. L'armée s'ébranle à sa voix et s'élance contre l'ennemi après avoir répété en chœur une belle invocation au Dieu des armées.

Orléans a été délivrée, les Anglais sont vaincus partout ; nous assistons au sacre du roi dans Reims. C'est le 4e acte, le plus froid de tous et celui qui a eu le moins de succès.

C'est le 5e acte qui a converti en triomphe ce qui n'était jusque-là qu'un succès. D'abord un très-joli chœur de soldats anglais, puis la grande scène de l'interrogatoire et la condamnation de Jeanne. Jamais sentiments patriotiques n'ont été exprimés en termes plus vrais. On jugera si de tels vers ne sont pas faits pour échauffer même les cœurs les plus froids :

JEANNE.
..... Ainsi je vais mourir
Et ce n'est pas assez ! vous voulez me flétrir
Et prouver par mon crime, aux chrétiens effroyable,
Que vous n'avez été battus que par le diable ! ...